

Le big band de l'alchimiste Mathias Rüegg explore l'univers d'Eric Dolphy

Le Festival jazz de Lausanne accueillait jeudi les musiciens du Vienna Art Ensemble. L'occasion de rencontrer leur gourou: l'intarissable compositeur et arrangeur Mathias Rüegg.

Le Vienna Art Orchestra est une impressionnante «machine» à créer du bon jazz, une moyenne entreprise itinérante qui emploie une quinzaine de jazzmen, sans compter les techniciens. Très productif, cet orchestre, régulièrement classé parmi les meilleurs, semble n'être jamais à cours d'idées. A peine a-t-il sorti, presque d'un coup, deux albums — *European Songbook* et *VAO Plays for Jean Cocteau* — le voilà qui propose une nouvelle création, qu'on pouvait découvrir jeudi à Lausanne après un magnifique concert d'ouverture, tout en suavité, donné par deux de ses membres: Uli Scherer et Matthieu Michel.



INTERVIEW

PAR
Pierre-Yves BORGEAUD

Conçu comme un vrai spectacle son et lumière, *Nine immortal nonvergreens for Eric Dolphy* présente une passionnante relecture des thèmes du grand saxophoniste et flûtiste américain. Un parfait équilibre entre écriture et liberté du jazz pensé par Mathias Rüegg. Coup de projecteur sur cet arrangeur et chef d'orchestre qui aime rester dans l'ombre.

— Vous tournez actuellement à travers l'Europe avec un répertoire dédié entièrement à Eric Dolphy. Pourquoi ce choix?

— Après Charles Mingus et Duke Ellington, je voulais dédier un programme à un musicien moins connu. Je cherchais un «étranger». J'ai écrit beaucoup de compositions pour le VAO et, de temps en temps, j'aime ne faire que des arrangements.

— Concrètement, comment avez-vous travaillé sur ce spectacle?

— Dolphy n'a pas beaucoup écrit, seulement 22 compositions. J'ai exploré toute sa discographie pour ne retenir que trois disques très importants: *Out to Lunch*, *Far Cry* et *Out there*, que je connais depuis longtemps. J'ai choisi ensuite les thèmes que je trouvais intéressants et caractéristiques. Des thèmes que je pensais pouvoir arranger et sur lesquels j'entendais déjà les solistes.

— Quel est l'intérêt, et le plaisir, dans le travail de l'arrangeur qui réinterprète les compositions des autres?

— C'est toujours intéressant de se mettre dans la tête de quelqu'un d'autre, de voir ce qu'il a fait, ce qu'il a peut-être pensé, ce qu'il a senti. J'aime suivre les traces d'un autre musicien. C'est un peu comme un comédien qui se met dans la peau d'un personnage.

— De manière plus générale, comment choisissez-vous de vous atteler à tel ou tel auteur? L'intuition?



Le Vienna Art Ensemble, c'est un compositeur-arrangeur et une quinzaine de jazzmen, des Européens capables de comprendre la musique afro-américaine tout comme la musique classique. Sans compter les techniciens au service de la perfection.

Bossard

— L'intuition est très importante. En général, ça se décide très vite. J'ai une idée, n'importe où, dans le train. Si c'est pas mal, si cette idée engendre de nombreuses associations, alors je sais que l'idée est bonne.

— Comment définiriez-vous votre rôle dans le VAO?

— Vous savez, en fait, ce n'est même plus nécessaire pour moi de venir aux concerts du VAO. C'est surtout pour des raisons psychologiques si je suis là. Dans la tournée actuelle, on a déjà donné plus de 20 concerts, les choses sont en place dans l'orchestre. Au début, on est indispensable, surtout durant les répétitions, où il faut qu'une seule personnalité dirige tout. Ensuite, durant les concerts — qui ne sont qu'une petite partie du travail — je ne suis pas plus trop nécessaire. Mais si je n'étais pas là, ça ne fonctionnerait pas. Les musiciens jouent pour moi, dans un certain sens.

— Si le VAO était un système politique, ce serait quoi?

— Difficile à dire... Une monarchie, probablement. Une monarchie qui profite à beaucoup de gens.

— Avec l'album *European Songbook*, revendiquez-vous le fait d'être Européen, de faire un jazz européen?

— Dans le VAO, il n'y a que des Européens, mais d'abord des excellents musiciens de jazz qui, tous, pourraient très bien réussir une carrière aux Etats-Unis. Nos racines sont européennes, et c'est ça qui est intéressant. Nous sommes des Européens capables de comprendre la musique afro-américaine tout comme la musique classique. Il faut utiliser cet atout.

— Il y a une vingtaine d'années, vous quittiez la Suisse en objecteur de conscience. Où en est votre relation avec ce pays aujourd'hui?

— Je pense que la Suisse a atteint tout ce qu'on peut atteindre. C'est le pays le plus riche, avec une organisation qui fonctionne parfaitement. Le problème est qu'il

n'y a presque plus de qualité de vie. On a perdu le sens des relations. C'est un système qui vit pour maintenir le système. Alors je préfère rester à Vienne. C'est plus naturel, plus vivant.

— Vous vous sentez donc davantage Viennois?

— Non. Je sais pas. Je ne me sens pas Viennois, mais pas Suisse non plus. Pourtant mes racines sont en Suisse. J'ai passé mon enfance dans les Grisons et j'en connais la musique.

— Mes parents chantaient beaucoup à la maison, les chants du pays. Je me sens plus à l'aise avec le pays.

P.-Y. B. □

Disques: *European Songbook* et *VAO Plays for Jean Cocteau*. Verve/Dist. Polygram.
Le festival continue ce soir avec le trio Sylvie Courvoisier, Tony Overwater, Pierre Charrial, suivi par une création très attendue de l'Art Ensemble of Chicago. Foule en perspective.